



La lettre des Amis de Montluçon

SOCIÉTÉ D'HISTOIRE ET D'ARCHÉOLOGIE

Compte rendu de la séance mensuelle du 12 mars 2016

✉ contact@amis-de-montlucon.com
www.amis-de-montlucon.com

LA LITTÉRATURE ET LES ÉCRIVAINS BOURBONNAIS VUS PAR ÉMILE MÂLE

Pour cette séance mensuelle de mars qui se déroule traditionnellement un samedi, les Amis de Montluçon ont reçu Mme Raphaëlle Maraval, arrière-petite nièce, par alliance, d'Émile Mâle. Elle est l'auteur, en 2011, d'un mémoire de Master II sur « Le patriotisme dans l'œuvre d'Émile Mâle ». De plus, elle est actuellement doctorante à la Sorbonne, préparant une thèse sur son illustre ancêtre.



De l'illustre historien d'art commentryen, Émile Mâle (1862-1954), la postérité a retenu qu'il était le chantre des cathédrales et de l'art médiéval : on sait qu'il contribua grandement à les exhumer de l'oubli. Aussi, les centaines d'articles écrits sur lui depuis plus d'un siècle portent-ils tout naturellement sur l'art religieux, auquel il consacra de vastes synthèses (couvrant les XII^e-XVIII^e siècles), des

études plus modestes et moult articles (remontant jusqu'aux origines, soit la fin de l'empire romain).

Fidélité de Mâle à la terre de ses ancêtres

Seuls quelques savants bourbonnais se sont penchés sur son attachement à sa terre natale, composante essentielle de sa personnalité. Il la quitta à 2 ans, mais y passa toutes ses vacances, jusqu'à sa 90^e année environ (soit à Commentry, soit à Bellenaves) ; et choisit même de s'y réfugier lors de la seconde guerre mondiale (dans un appartement de Saint-Pourçain, loué pour l'occasion).

Le Bourbonnais, pour ce petit-fils de paysans et de mineurs enracinés dans ce sol depuis des générations, c'est le sang qui coule dans ses veines, irrigant les profondeurs de son être et le façonnant même à son insu. Très proche de sa famille, il lui est doux de s'inscrire dans une lignée, et de s'employer à en être digne.

Le Bourbonnais évoque aussi pour lui des images, des sons, des odeurs chers à son cœur : villages reculés resserrés autour de solides églises romanes, toutes d'ombre et de piété farouche ; paysages essentiellement sauvages et rugueux, sauf au sud du département, annonciateur des tons chauds du midi ; printemps aussi lumineux que les champs de genêts, plante d'élection de cette province.

Enfin, pour lui, le Bourbonnais fleure bon les vacances, le délasserement bienvenu après la densité du rythme de travail quotidien : Émile Mâle y voit famille et belle famille, se ressource auprès de quelques compatriotes amis, prend plaisir à arpenter la région et à la mieux connaître. Il lui consacre une petite quinzaine d'écrits, en marge de ses travaux sur l'iconographie, précieux témoignages de son affection pour sa « petite patrie »¹. Parmi eux, quelques préfaces, pour faire bénéficier les auteurs (l'abbé Côte, André Guy...) d'une illustre signature, et assurer ainsi une meilleure publicité à leurs travaux : « *Quand on vit à Paris, écrit l'historien d'art, on est toujours heureux de voir paraître un beau livre sur le pays d'origine, car les familles parisiennes, si*

1. Sur les liens entre Mâle et le Bourbonnais, se reporter à nos articles parus dans *Études bourbonnaises* (n° 338, juin 2014 ; n° 341, mars 2015 ; n° 344, décembre 2015).

À noter sur votre agenda...

Dimanche 22 mai 2016

EXCURSION

Départ 8 h avenue Marx-Dormoy
 50 € par personne
 dans la région de Saint-Éloy-les-Mines
 Inscriptions et renseignements
 auprès du trésorier Henri Bourbon

04 70 64 95 51

Vendredi 10 juin 2016, 20 h 30

Salle Salicis, rue Lavoisier

Jean-Paul PERRIN :

L'épuration en région montluçonnaise
 (1944-1949).

l'on remonte à une ou deux générations viennent de la province ; et cette province leur est restée chère. »²

Ces écrits sont bien connus des érudits locaux, et souvent repris dans les anthologies sur le Bourbonnais.

Un thème novateur largement inexploré

En revanche, jusqu'à ce jour, la question des liens entre Émile Mâle et les écrivains bourbonnais n'a fait l'objet d'aucune recherche approfondie. D'où le sujet de cette conférence : Émile Mâle a-t-il lu les écrivains issus de la terre de ses aïeux et a-t-il côtoyé ceux qui furent ses contemporains ?

Quelques éléments de réponse nous sont donnés par la salle du musée Émile Mâle de Commentry³ ou le catalogue de l'exposition qui eut lieu à Vichy en 1983⁴. Mais nous restons sur notre faim : pour aller plus loin, il faut mener un patient travail d'investigation auprès des détenteurs des archives des écrivains bourbonnais les plus renommés, décortiquer les vestiges de la bibliothèque de Mâle conservés à la Pléiade, éplucher sa correspondance dans l'espoir d'y trouver une allusion à tel ou tel auteur. Les sources sont éparées et peu facilement identifiables : c'est, par exemple, au détour d'un discours sur le poète Jean Richepin ou dans une lettre à un ami de jeunesse que sont évoqués, entre autres, François Villon ou Théodore de Banville. Aussi certaines questions restent-elles sans réponse : au hasard du dépouillement des archives, peut-être en trouveront-elles à l'avenir.

Les goûts littéraires d'Émile Mâle

Il convient d'abord de se demander quelle littérature plaisait à Émile Mâle ? Nous connaissons les auteurs qu'il a lus, étudiés, consultés pour son histoire de l'art religieux, – ils sont légion – mais sur ses goûts personnels, sur les ouvrages qu'il lisait le soir, sa journée de travail achevée, ou en vacances, et dont il discutait probablement avec ses proches, nous n'avons que peu d'éléments. Nous sommes mieux informés, essentiellement grâce à ses *Souvenirs*⁵ et sa correspondance, quant à ses lectures de jeunesse, celles qui l'ont nourri, fait vibrer, éveillé au monde des arts et de la poésie. Ce fut d'abord la littérature grecque et latine : « *C'est Virgile et c'est Homère qui m'ont donné les premiers l'idée de la beauté, de l'harmonie, de la noblesse et qui pour moi ont transfiguré le monde.* » En ce temps-là, elle était la colonne vertébrale de l'enseignement donné aux élèves, à l'école comme dans l'enseignement supérieur : après les incontournables auteurs de *l'Énéide* et de *l'Odyssée*, Mâle dévore Juvénal, Cicéron, Tite-Live, Quintilius, Pline le Jeune, Aristophane, Platon ou encore les lyriques grecs (Sapho, Alcée...).

Dans un second temps seulement, et très progressivement, il en vient à la littérature française. Grâce

2. Cité par Marcel Généromont, « Hommage », *Bulletin de la Société d'émulation du Bourbonnais*, novembre 1954, t. 48.

3. Salle du patrimoine de la médiathèque municipale, La Pléiade.

4. *Émile Mâle : le Symbolisme Chrétien*, Vichy, Bibliothèque municipale, 1983.

5. *Souvenirs et correspondances de jeunesse*, Nonette, 2001.

à son père, et ses professeurs de français, il découvre les classiques : Corneille, Molière, la Fontaine... Plus tard, il lit Montaigne, et Sainte-Beuve.

Vers 15 ans, grâce à la bibliothèque d'amis de ses parents, il se familiarise avec les auteurs du XVIII^e siècle, et d'abord Voltaire et Rousseau. Diderot viendra ensuite. Il se prend de passion pour les mastodontes du roman français du XIX^e, Balzac et Flaubert, goûte à Stendhal, mais se détourne de Zola ou Maupassant, dont la quête de réalisme lui paraît par trop terre à terre.

C'est vers la littérature romantique que va sa préférence : elle s'accorde avec sa vive sensibilité, sa soif d'idéal, son goût du merveilleux. Rousseau déjà l'a conquis. Victor Hugo le transporte. Il se délecte à la lecture de Chateaubriand, Vigny, Lamartine... Mais aussi Byron, dont l'influence sur la jeunesse du XIX^e siècle fut si vive. À cette mouvance romantique, on peut aussi ajouter George Sand, Bernardin de Saint-Pierre, voire Honoré d'Urfé, auteurs sur lesquels il ne tarit pas d'éloges. Il est aussi familier des grands écrivains des nations européennes : Dante, Shakespeare, Tolstoï...

On voit qu'Émile Mâle a une prédilection pour les auteurs classiques : ses inclinations sont celles d'une partie de la jeunesse du XIX^e siècle, pétrie par la philosophie rousseauiste aussi bien que par les figures de proue du romantisme. Sort-il des sentiers battus des grands pontes de la littérature, il va vers des auteurs qui restent dans une veine classique, tel le romancier Pierre Loti dont il dit qu'il fut « l'enchanteur de [sa] jeunesse »⁶.

Quels furent ensuite ses écrivains fétiches parmi ceux qui se firent un nom dans la première partie du XX^e siècle (rappelons que Mâle meurt en 1954) ? Nous l'ignorons encore à ce jour. Ce qui est certain, c'est qu'au fil du temps, Mâle approfondit sa connaissance de la littérature nationale, au point de pouvoir écrire, quelques années avant sa mort, que la France « *a une des plus riches littératures de l'Europe (...)* »⁷.

Ses liens avec les auteurs bourbonnais

Autre certitude : il a lu quelques-uns des auteurs les plus illustres du Bourbonnais, qu'il s'agisse de Villon, Banville ou Achille Allier. Il était fier de compter parmi ses compatriotes des hommes aussi talentueux, ayant honoré les lettres et la science historique.

Que **François Villon (1431-1463)**, le fameux poète de la guerre de Cent ans, fût d'origine bourbonnaise, et ait vécu un temps à la cour de Moulins, rien n'est moins sûr aujourd'hui. Mais Émile Mâle le croyait



6. *Souvenirs*, p. 127.

7. *Histoire générale de l'art*, Flammarion, 1950-51, p. 6.

fermement, à l'instar des érudits de son temps. C'est peut-être pour cette raison qu'il se plongea dans son œuvre... à moins qu'il ne l'ait fait par dilection pour la période médiévale ? Toujours est-il qu'il la connaissait parfaitement, et en appréciait autant la « tendresse », la « douceur », et la « fantaisie », que la « sensibilité frémissante » et l'« adorable mélancolie ». Il va jusqu'à considérer le poète malfaiteur comme « l'un des plus grands poètes lyriques de la France. »⁸

Il n'est pas moins dithyrambique sur **Théodore de Banville (1823-1891)**, « poète exquis » né à Moulins, dont il fait un « exemplaire supérieur de notre race [bourbonnaise] »⁹. Ce virtuose du langage jouissait d'une grande popularité du temps de la jeunesse estudiantine de Mâle (dans le dernier quart du XIX^e siècle), et il semble que ce dernier l'ait porté aux nues moins par orgueil provincial que par une estime réelle pour son œuvre. Œuvre toute tendue vers la recherche de la beauté pure, et de la perfection formelle, cherchant à se frayer une voie entre les débordements larmoyants du romantisme et la volonté de « coller au réel » de l'école naturaliste.



Œuvre quelque peu oubliée aujourd'hui, mais dont le retentissement fut tel au XIX^e siècle que tout un courant littéraire s'en réclama, rassemblant autour de Banville d'illustres figures, depuis Villiers de l'Isle-Adam, José Maria de Heredia ou Sully Prudhomme, jusqu'à Verlaine et Mallarmé... Les uns et les autres partageant un même désir de ne pas subvertir l'art pour le mettre au service d'une idéologie ou d'une théorie quelconque.

8. Voir son « Discours de réception à l'Académie Française », 28 juin 1928, Paris, Impr. Firmin-Didot et C^{ie} ; et son « Discours pour le centenaire d'Achille Allier », 27 septembre 1936, *Bulletin régional des Amis de Montluçon*.

9. « Discours pour le centenaire... », *op.cit*

Émile Mâle, qui eut à cœur toute sa vie durant de se tenir à l'écart de tout engagement partisan (politique ou autre), fut sans doute charmé par la fantaisie de son compatriote moulinois et par son attrait pour le merveilleux et les univers féériques, réminiscences d'une enfance heureuse au sein d'une famille aimante.

Fut-il aussi charmé par l'œuvre d'**Achille Allier (1807-1836)**, figure incontournable de l'historiographie de sa province natale, à laquelle on doit d'avoir ressuscité avec talent et ardeur l'ancien Bourbonnais, à travers *Les Esquisses bourbonnaises* (1831), *L'Ancien Bourbonnais*, son œuvre maîtresse (1833) et la revue, *l'Art en province* (1835) ?

Ce serait peu dire : Émile Mâle a été pleinement conquis et par l'homme, et par ses écrits, dont il a chanté les louanges au cours d'une conférence aux Amis de Montluçon, en 1936¹⁰. Si un écrivain bourbonnais a compté pour lui, c'est bien ce jeune homme fougueux, pétri de romantisme, que son attirance pour l'art et la poésie conduisit à devenir un fervent historien de sa province, dans la mouvance du renouveau de l'histoire locale suscité, entre autres, par le *Génie du Christianisme* de Chateaubriand (1802).

Durant 7 années, avant de mourir à 29 ans d'une congestion cérébrale, Achille Allier est sur tous les fronts pour réveiller la curiosité des Bourbonnais envers leur passé, leur donner le goût de leur histoire et l'envie d'être des ambassadeurs de leur province au niveau national. Sans étroitesse d'esprit : aux yeux du Montluçonnais, ayant élu domicile à Bourbon l'Archambault, toutes les provinces de France doivent avoir à cœur de valoriser leur génie propre et de ne pas laisser Paris exercer un monopole abusif sur l'art et la culture.



Si l'on se souvient qu'Émile Mâle, tout prêt à devenir un historien de l'Antiquité, changea son fusil d'épaule en découvrant avec émerveillement le patrimoine des

10. « Discours pour le centenaire... », *op.cit*.

provinces de France au cours de pérégrinations estivales, on comprend que la démarche d'Achille Allier ait eu en lui de profondes résonances. Ils ont l'un et l'autre tant de points communs que l'hommage du premier au second, au théâtre de Montluçon, peut aussi se lire comme une profession de foi personnelle : le désir de servir la patrie, l'intérêt pour le passé et l'indignation contre ceux qui le négligent, l'enracinement dans la province, la fascination pour l'art médiéval, l'attrait pour la nature, et le souci de rendre l'histoire vivante et accessible... Voilà tout ce qui unit ces deux Bourbonnais nés à 55 ans d'intervalle, qui eussent pu se rencontrer si la grande faucheuse n'était entrée en scène prématurément.

La rencontre a bien eu lieu, mais sur le terrain de l'esprit : Émile Mâle voyait sans doute en Achille Allier un précurseur, et marcha sur ses traces, en glorifiant dans son histoire de l'iconographie les merveilles artistiques des provinces françaises, et en redorant le blason d'un Moyen Âge par trop décrié depuis plusieurs siècles.

À l'inverse, à première vue du moins, rien ne le prédisposait à une proximité intellectuelle ou affective avec **Émile Guillaumin**, son exact contemporain (1873-1951) d'Ygrande, propulsé sur le devant de la scène littéraire et médiatique grâce au succès de son roman *La vie d'un simple* : rien sinon qu'ils étaient tous deux issus du monde rural bourbonnais, sur lequel leurs regards divergent. Guillaumin en dénonce la rudesse, la pauvreté, l'injustice (notamment celle des métayers asservis par leurs propriétaires) et l'étroitesse (horizon géographique borné à un territoire resserré, horizon intellectuel bouché). Mâle en exalte la noblesse,

« *l'immobilité grandiose* »¹¹, la poésie (notamment celle des rites et coutumes multiséculaires), le bon sens empreint de sagesse populaire... Deux tempéraments (l'un pessimiste, l'autre idéaliste), deux regards aux antipodes l'un de l'autre. C'est sans doute ce qui explique que les deux hommes ne semblent pas s'être rencontrés, et qu'il n'y ait guère de trace de liens entre eux, hormis une dédicace de 1949 à l'historien d'art en exergue de *Sur l'appui du manche*¹².

Il y avait moins de raisons encore pour Mâle de fréquenter l'écrivain vichyssois **Valéry Larbaud (1881-1957)** ou de s'intéresser à son œuvre, et inversement : plus que leur âge respectif (une génération d'écart), ce sont leur milieu social, leur mode de vie, leurs convictions... qui diffèrent. Le premier est issu de familles très modestes et paysannes, mène une vie rangée, studieuse et droite, et n'est préoccupé que de servir le beau, la foi chrétienne, et la France. Le second est l'héritier richissime d'un entrepreneur, grand voyageur sans cesse par monts et par vaux, amateur d'art et de littérature, mais aussi de femmes et de plaisirs raffinés.



S'ils n'avaient été compatriotes, se seraient-ils côtoyés à Rome, dans les années 30 ? On peut penser que ces rencontres auraient été fugitives et mondaines si n'avait plané au-dessus d'elles l'ombre de la province chérie. Leur terre natale alimente leurs conversations et tisse entre eux un lien aussi improbable que réel.

Raphaëlle Maraval

« Discours pour le centenaire... », *op.cit.*, *op.cit.*

12. 1949, Moulins, éd. Crepin-Leblond. Ouvrage visible en vitrine au musée Émile Mâle, à Commentry.